

s'en ouvrit à ses camarades, disant qu'il la demanderait à son capitaine.

— Et s'il te la refuse ? lui dirent-ils.

— Je la demanderai au colonel.

— Et si le colonel te la refuse ?

— J'irai la demander au roi.

Il n'y avait rien à dire à cela, et chacun admira cette noble persévérance. L'Aurore alla donc trouver son capitaine, et lui demanda la grâce de Point-du-Jour. Le capitaine la lui refusa. L'Aurore, comme il l'avait dit, recourut au colonel ; mais le colonel refusa de même.

— J'irai trouver le roi, dit l'Aurore.

Ferme dans son dessein, il fit ses adieux à ses camarades, mit son petit paquet au bout de son sabre, et le voilà parti d'un pas accéléré, en chantant à pleine gorge sur le chemin, car l'Aurore était si gai naturellement, que ses déplaisirs ne lui avaient point ôté le goût des chansons. On l'entendait d'un quart de lieue chanter son air favori :

Oui, je suis soldat, moi,
Et, pour ma patrie,
Pour la France et pour mon roi,
Je donnerais ma vie !

ce qui ne l'empêchait point de marcher, de marcher si bien qu'il faisait des étapes prodigieuses ; et les gens qui passaient sur la route, cavaliers, marchands, moines, pasteurs et meneurs de cochons, admiraient ce joli soldat qui marchait si vite et qui chantait si bien, une fleur des champs entre les lèvres, le chapeau sur l'oreille et le nez au vent.

— Beau grenadier, où allez-vous ?

— Je vais à Paris, chez le roi.

— Bon voyage, beau grenadier.

Voici que, sur le soir d'un beau jour, il vient à tomber de larges gouttes de pluie, et l'Aurore, voyant le ciel chargé de brume, était fort inquiet de se mettre à l'abri ; il avait beau doubler le pas, le vent et l'orage allaient plus vite que lui. Enfin, il découvrit, sur la lisière d'une forêt, une petite lumière qui était dans une petite maison couverte de chaume ; il marcha de ce côté.

— Pan, pan.

— Qui est là ?

— C'est un grenadier du régiment du roi. Desœillet l'ainé, dit l'Aurore, qui demande à se mettre à couvert un moment.

Le bûcheron ouvrit, et voyant un beau soldat, d'un visage franc et jovial, il lui dit :

— Vous arrivez à propos : nous allons souper, et vous souperez avec nous.

— Mais, dit l'Aurore, — bien obligé, toutefois de l'honnêteté, — je n'ai guère le temps d'arrêter, car encore faut-il que j'arrive à la couchée.

Le bûcheron mit le nez à la porte et regarda le ciel.

— Mon brave militaire, vous ne le pourriez point, car voilà un orage qui va durer toute la nuit. Nous avons un lit à vous offrir : vous y coucherez, et vous repartirez demain tout gaillard.

— Corbleu ! mon brave homme, vous ne m'obligerez pas à demi ; grand merci, et touchez-là, dit l'Aurore en serrant cordialement la main du bûcheron ; il jeta là son sabre, secoua son

chapeau et se mit à causer avec son hôte en se séchant au coin du feu.

Cependant la bûcheronne mettait une nappe grise bien propre sur la table, sur la nappe de belles assiettes à fleurs, et dans les assiettes une bonne soupe aux choux qui embaumait. Et comme le vent et la pluie faisaient rage dans le bois, le bûcheron dit à son hôte :

— Ça, mettons-nous à table, cela vaut mieux que de courir les champs par le temps qu'il fait.

Ils s'assirent donc, le ventre à table et le dos au feu, où pétillaient des bourrées bien sèches, mais ils avaient à peine mangé les premières cuillerées qu'on entendit heurter à la porte.

— Pan, pan.

— Qui est là ?

— Un pauvre voyageur qui demande à se mettre à couvert un moment.

— Faut-il ouvrir ? dit la bûcheronne.

— Ouvrez, dit le bûcheron, car voici un brave militaire qui saurait bien nous défendre des malfaiteurs.

La bûcheronne ouvrit, et l'on vit entrer un homme tout trempé, qui avait la mine d'un gentilhomme en habit de chasse. L'étranger salua la compagnie civilement, et dit qu'il s'était en effet égaré en chassant, et que l'orage étant survenu, l'avait mis dans la nécessité de chercher un abri.

— Oh bien ? dit la bûcheronne, vous arrivez à propos, car nous allons souper, et vous souperez avec nous.

L'inconnu se montra fort reconnaissant de cet accueil, but et mangea de bon appétit et sans cérémonie ; puis enfin il demanda si l'on ne pouvait point aussi lui donner à coucher.

— Par ma foi ! dit le bûcheron, nous n'avons qu'un lit, et je viens de l'offrir à ce brave grenadier que vous voyez là ; mais, si vous n'avez point de répugnance à le partager avec lui, je gage qu'il vous en cédera la moitié.

L'inconnu répliqua honnêtement qu'il professait la plus grande estime pour les militaires, qu'il avait lui-même porté le mousquet et qu'il se trouvait fort honoré d'avoir un tel camarade de lit, ce à quoi l'Aurore répondit comme on pense. La conversation s'étant engagée, l'étranger demanda à l'Aurore si l'on pouvait savoir ce qu'il allait faire à Paris. Celui-ci prit occasion de raconter son histoire, à la grande satisfaction du bûcheron et de la bûcheronne. Il finit en disant :

— J'ai demandé à mon capitaine la grâce de Point-du-Jour, et il me l'a refusée ; je l'ai demandée à mon colonel, mon colonel me l'a refusée ; je vais la demander au roi.

— Et si le roi vous la refuse ? dit l'inconnu.

L'Aurore redressa vivement la tête, tourna sur l'étranger un œil à demi clos où brillaient la surprise et l'audace, et coupant tout à coup d'un geste tranchant et dominateur, il s'écria :

— Je l'enverrai.... !

Je n'ajoutai point ce qu'ajouta l'Aurore ; mais ce qu'il dit son geste, son regard, respiraient tant d'empire et de libre fierté que le bûcheron, la bûcheronne et l'étranger en demeurèrent abasourdis. Il ne leur vint point dans l'esprit qu'on pût rien répliquer à cela, et sans doute il leur parut impossible que Sa Majesté voulût s'exposer à pareille réponse, en sorte qu'ils gardèrent un silence respectueux et continuèrent de manger paisiblement.

— En attendant, reprit l'Aurore, buvons à sa santé.

— Bien volontiers, dit le bûcheron en remplissant les verres.